

*Traduction.*

S'il falloit se crever l'œil droit  
 Quand il péche ou qu'il scandalise,  
 Dieux ! que de borgnes l'on verroit  
 Se repentir de leur sottise.

## In Zoilum.

*Defuncto partes, viventem, Zoile, carpis.  
 Non ego propterea mortuus esse velim.*

*Traduction.*

Tu drappes les vivans & crois que c'est assez  
 De laisser en repos les pauvres trépassés.  
 Eh bien, *Zoile*, à tes coups je me livre ?  
 Tire sur moi, car j'ai dessein de vivre.

**HISTOIRE DU BAISER.**

**S**ous le règne d'*Astrée*, les hommes ne connoissoient que les besoins de leurs cœurs. La pudeur & le respect prirent soin d'en régler l'usage en prescrivant des bornes aux desirs. L'hymen, pour l'ordinaire, après une épreuve suivie, les scelloit du sceau de la constance. Il régnoit une candeur & une décence admirable dans les

*Vol. II.*

C

expressions d'un berger amoureux qui faisoit à sa bergère l'offre de son cœur ; la modestie dictoit à la bergère sa réponse ; un air d'embarras, un incarnat qui se répandoit sur son teint, étoient pour le berger les signes certains de son triomphe ou du refus de la bergère.

Dans ces temps heureux le baiser n'étoit pas connu. La pudeur l'avoit mis sous l'empire de la fidélité conjugale ; ainsi il n'étoit encore qu'au rang des caresses secrètes d'un amour légitime. Excepté les momens consacrés au mystère, un époux n'auroit osé par un baiser exprimer sa tendresse à sa femme. L'histoire nous a conservé un exemple de sévérité qui fit beaucoup d'impression. Un citoyen fut rayé du tableau de la société, pour avoir donné en présence de sa fille quelques baisers passionnés à sa femme.

Des mœurs si pures se sont long-temps conservées. Rien n'est si digne d'admiration que l'exactitude scrupuleuse des *Paladins* à l'observation de cette discipline. On les a vus parcourir le monde avec les Princesses qu'ils devoient épouser, sans que la pudeur eût jamais le moindre reproche à leur faire. Mais ces mœurs, qui firent admirer l'univers dans ces temps reculés, éprouvèrent des révolutions,

L'hyménée étoit toujours le terme des desirs. Il arrivoit quelquefois qu'une bergère changeoit d'avis quoiqu'elle eût fait espérer à un berger de lui donner sa foi. Le berger, dont la constance avoit essuyé différentes épreuves, se trouvoit privé de ses espérances. On prétend que plusieurs bergers, en pareilles circonstances, s'étoient portés de douleur à des extrémités sur eux-mêmes. On s'en plaignit à l'Hymen. Ce dieu en sentit toutes les conséquences. De concert avec la pudeur, il fut réglé que désormais la bergère qui accepteroit un berger pour époux, lui donneroit un baiser pour gage de la foi qu'elle lui promettoit. Il est nécessaire quelquefois de se relâcher d'une trop grande sévérité qui entraîne souvent des suites fâcheuses. De cet accord il résulta deux biens ; un berger n'étoit plus dans l'incertitude de son sort, & l'on mit des bornes à un esprit de légèreté dont les progrès auroient peut-être été trop rapides.

Rien n'est stable dans la vie ; les plus beaux établissemens sont exposés à des vicissitudes. Sous des loix si sages les cœurs vivoient en sûreté. On ne s'aimoit pas moins sincèrement, quoique les démonstrations de tendresse fussent défendues en public ; on pouvoit employer le langage

des yeux ; n'est-il pas expressif ? Le baiser fut donc long-temps relégué dans l'obscurité ; mais bientôt il va paroître au grand jour & perdre par son éclat toute la vivacité & le piquant que le mystère lui prêtoit.

L'Amour , comme l'on sçait , fut chassé de l'Olimpe pour une jalousie de *Junon*. Ce dieu vint habiter la terre & porta chez les humains cet esprit inquiet & de domination qui fut la cause de son exil. Il s'unifia d'abord avec l'*Hymen* son frère ; cette union ne fut pas longue ; la rivalité d'empire en fut le seul motif.

L'Amour trouva dans les mœurs établies, une uniformité qui, selon lui, devoit par la suite y répandre de la langueur. Il blâmoit hautement cette contrainte que la pudeur avoit imposée au sentiment qui ne pouvoit s'épancher que dans le sein du mystère ; c'est un abus, disoit-il, & la pudeur n'entend pas ses intérêts. Il forma donc le dessein de rectifier ces usages, & d'introduire des mœurs plus aisées.

Ce projet menaçoit l'empire de la pudeur ; mais il étoit trop solidement affermi pour qu'on pût se flatter de le détruire tout d'un coup. Il étoit fondé sur le préjugé, ennemi difficile à vaincre lorsqu'il s'est établi depuis long-temps. Des ma-

nières douces & insinuanes furent les armes dont l'Amour se servit. Il eut l'art de persuader & bientôt il se forma un parti.

Le premier échec que la pudeur reçut, fut que quelques époux ne crurent plus manquer à la pudeur, en donnant à leurs femmes des baisers en présence de leurs amis. Cet usage parut singulier à des peuples restés fidèles aux loix de la pudeur. Les nouveautés révoltent d'abord, fut-tout lorsqu'elles semblent combattre un préjugé. Mais la réflexion fit comprendre qu'il étoit légitime à des époux de s'aimer, & qu'il étoit déraisonnable de ne devoir son bonheur qu'au secret. La réflexion l'emporta.

Le baiser étoit cependant encore l'appui de la pudeur : c'étoit un coup de partie de le lui enlever. Le hasard en fournit les moyens à l'Amour. *Chloé* aimoit *Daphnis*, qui l'adoroit. Assis tous deux un jour sous un hêtre, ils n'avoient que l'Amour pour témoin. Leurs yeux, leurs bouches exprimoient tout ce que leurs cœurs leur inspiroient. Mais qui pouvoit leur répondre de la fidélité de leur ardeur mutuelle? Il leur manquoit un gage qui pût les assurer de leur sincérité. L'Amour vit leur embarras; dans l'instant même il aperçut le baiser qui voloit auprès de deux époux

par l'ordre de l'Hymen. L'Amour l'arrête & le configne auprès de ces deux amans. *Chloé* & *Daphnis* le retinrent le plus long-temps qu'il leur fut possible ; ils étoient trop contents de pouvoir se donner des témoignages de leur tendresse, pour le laisser échapper. Mais bientôt il s'éclipfa pour suivre les ordres de l'Amour. On dit même que peu de temps après, il rejoignit *Daphnis* auprès de *Célimène*.

Le baiser trouvoit l'empire de l'Amour moins rigoureux ; délivré par ses foins des chaînes qu'on lui avoit données, il devint léger & volage. En vain l'Hymen l'appelloit, à peine reconnoissoit-il sa voix. Enfin d'esclave qu'il étoit de la pudeur, il devint son plus cruel persécuteur, & lui en imposa de façon qu'elle se retiroit à son approche.

Bientôt le baiser n'eut plus de demeure fixe. Errant dans l'univers, il obéissoit à la voix du premier qui l'appelloit. Chacun se l'appropriâ ; l'amitié en fit le symbole de la sincérité ; la paix, le sceau de l'union & la perfidie le fit servir de voile à ses noirceurs.



*A Madame DE \*\*\*.*

**C**E grand *Socrate*, à soixante-dix ans,  
 Voulut, dit-on, apprendre encor la danse.  
 Au son criard d'une vielle en cadence  
 Il forme des pas chancelans ;  
 Et son vieux cœur, déjà flétri par l'âge,  
 Sentit encor des desirs renaisans ;  
 Pour se mieux trémousser, rappelant le courage  
 Et la vigueur qu'il eut en son printemps,  
 Il s'en trouva cent fois plus heureux & plus sage.  
 Si cependant *Socrate* eût vu,  
 Ou votre aimable mère, ou vos charmantes filles,  
 Sans doute pour danser il n'eût point attendu  
 L'âge où l'on porte des béquilles.  
 Oui, le bon homme eût, cinquante ans plutôt,  
 Abjuré la vaine sagesse,  
 Qui ne servit, pour tout dire en un mot,  
 Qu'à le forcer dans sa vieillesse  
 A s'empoisonner comme un sor.  
 Il voulut corriger son ingrate patrie,  
 Et mourut comme un malfaiteur,  
 En prêchant la philosophie :  
 Il fût mort tout couvert d'honneur,  
 S'il eût dansé toute sa vie.  
 Par plaisir & par intérêt

C iv

36 MERCURE DE FRANCE.

La danse est donc l'art à qui je me donne.  
 Jamais un rigaudon ne fit mourir personne;  
 Et ce n'est point avec un menuet,  
 Tout effrayant, tout fatiguant qu'il est,  
 Qu'on massacre ou qu'on empoisonne.  
 Il est bien vrai que par occasion  
 La danse est quelquefois peu sûre;  
 Que souvent, sans réflexion,  
 Tout en portant l'oreille à la mesure,  
 On peut risquer son cœur & sa raison.  
 L'amour malin, qui de tout fait blessure,  
 Sait toujours bien mettre à profit  
 Une taille élégante, un œil, une coëffure,  
 Un pied bien fait, un simple habit  
 Caché sous ces objets, qu'il embellit encore;  
 Il rit de voir un sage tout surpris  
 Qui, s'approchant d'un piège qu'il ignore,  
 Tout en l'examinant, s'y trouve bientôt pris.  
 Mais le sage doit-il s'en plaindre?  
 Doit-il même le redouter?  
 Pour moi, si de ta part j'ai quelque piège à craindre,  
 Amour, fais-le si fort que je puisse y rester!

N. H. LINGUET.





---

LE mot de la première énigme du premier volume du Mercure d'Octobre est *la rose*. Celui de la seconde est *Avril*, où l'on trouve *rival*. Celui du premier logogryphe est *verrouil*, dans lequel on trouve *oui, vol, lyre, lire, or, roue, ver, vil, Roi*. Et celui du second est *grace*, dans lequel on trouve *race, âge, Egra, rage, grec*.

---

### É N I G M E S.

Nous sommes dans l'humilité ;  
 Cependant notre utilité  
 Fait qu'on nous prend sans répugnance.  
 Quelques gens se privent de nous  
 Par un esprit de pénitence,  
 Les autres par nécessité :  
 Mais on peut dire, en vérité,  
 Que c'est contre la bienséance.

---

### A U T R E.

JE suis petite & suis brunette,  
 De la forme la plus parfaite ;  
 Mon père quelquefois, m'appellant un trésor ;  
 Souvent m'habille toute d'or.

C. v.

58 MERCURE DE FRANCE.

Pour me rendre où l'on me desire,  
 Il me faut traverser un palais précieux,  
 Et puis descendre en d'autres lieux  
 Que leur obscurité m'empêche de décrire.  
 Là toutefois j'exerce mon empire,  
 Et c'est pour soulager les maux  
 Du roi des animaux.

LOGOGYPHES.

**J**E suis, Lecteur, du sexe féminin;  
 Et, quoiqu'au mal je doive la naissance,  
 Le bien n'en est pas moins de mon essence,  
 Et m'assure toujours un glorieux destin.  
 Huit pieds forment mon tour. Décompose mon être;  
 Plus aisément tu pourras me connoître.  
 Je t'offrirai d'abord un pays fort ancien  
 Qui de la Perse aujourd'hui fait partie;  
 De plus une cérémonie  
 Qui se fait tous les ans dans le monde chrétien;  
 Pour un auteur un être favorable;  
 L'ouvrage industriel que fabrique l'oiseau;  
 Un dérangement du cerveau  
 Qui rend l'homme méconnoissable;  
 Ce qu'un Curé ramasse avec grand soin;  
 Enfin celui qui le dirige.  
 Cher Lecteur, à moins d'un prodige,  
 Toi-même un jour peux en avoir besoin.

## A U T R E.

**P**AR des sons doux , harmonieux ,  
 Je flatte souvent les oreilles :  
 Qu'on me coupe la queue , ô cruelle merveille !  
 Alors je suis un crime affreux :  
 Remis dans mon entier , autre métamorphose ,  
 En m'arrachant le cœur , mets-moi la tête en bas ,  
 Je suis fils de *Jacob*. Mais... tu me tiens... non pas ,  
 Prends mon tout & le décompose ,  
 Tu trouveras , Lecteur , un fruit ;  
 Un vêtement de none... Adieu , j'en ai trop dit.

*HEND. MARG. à Rochefort , près Saint-Lô.*

## C H A N S O N.

*REMONTRANCES d'une jeune fille à sa  
 mère. Air : Par-tout où règne le cha-  
 grin , &c.*

**P**OURQUOI , maman , vous fâchez-vous  
 Quand vous voyez venir *Léandre* ?  
 Pour moi , le moment le plus doux  
 Est celui qui peut me le rendre.

C vj.

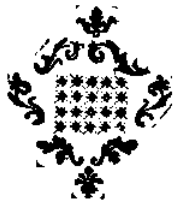
60 . MERCURE DE FRANCE.

Il est cent fois plus amusant  
Que l'opéra , la comédie :  
Tout ce qu'il dit est séduisant ,  
Ce qu'il fait vous feroit envie.

Me plaire est son unique objet ,  
Pourroit-il ne pas être aimable ?  
L'amour , dont il est le portrait ,  
Me défend d'être inexorable.

Au plus heureux de tous les choix ,  
Belle maman , daignez vous rendre.  
Souvenez-vous bien qu'autrefois  
Mon papa fut votre *Léandre*.

*Par M. FUZILLIER , à Amiens.*



## ARTICLE II.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*LETTRE de M. de LALANDE, de l'Académie Royale des Sciences, & Censeur Royal, à M. DE LA PLACE, auteur du Mercure, sur l'éloge de M. CLAIRAUT, donné par M. SAVERIEN.*

**V**ous avez publié, Monsieur, il n'y a pas long-temps une lettre au sujet de M. Clairaut; elle a aussi paru dans le Journal Encyclopédique, & l'on y a ajouté de plus un reproche personnel contre moi: l'on m'accuse d'avoir été l'approbateur d'un livre où ce grand Géomètre n'est pas traité aussi bien qu'il méritoit de l'être. L'attachement que j'ai eu pour sa personne, & le respect que j'ai pour sa mémoire, m'ont rendu très-sensible à ce reproche, & je me crois obligé de m'en justifier.

Je remarquerai d'abord que le livre de M. Saverien, ne contenant l'éloge que de trois ou quatre Géomètres de la première

## 62 MERCURE DE FRANCE.

force, avec ce titre : *Notice des plus célèbres Auteurs dans les sciences exactes*, on ne peut soupçonner l'Auteur d'avoir fait peu de cas de M. *Clairaut*. Pour moi, je fus flatté de retrouver cet illustre ami dans le catalogue peu nombreux des Géomètres que l'Auteur destinoit à l'immortalité ; j'y vis l'éloge de son génie prématuré, de ses découvertes, de ses ouvrages principaux, de son bon cœur, de ses divers talens, fait avec un air de naïveté qui paroïssoit exclure toute emphâse, mais qui ne laissoit soupçonner aucun venin.

Je ne fis pas assez d'attention à un article de la dernière page, où M. *Saverien* parle des tables de la lune de M. *Clairaut*. Je n'aurois point approuvé cet article, parce que l'on pourroit en conclure que ses tables étoient moins bonnes que celles de M. *Mayer*, & qu'il s'étoit attendu à une récompense qui lui fut refusée ; ce qui n'est point exact, comme on l'a très-bien remarqué dans la lettre dont il s'agit.

On a eu raison d'observer aussi que M. *Saverien* a mis, mal à propos, trois mois au lieu d'un, en parlant du retard de la comète de 1759, par rapport aux calculs de M. *Clairaut* ; mais une pareille mé-

OCTOBRE 1766. 63

prise échappe facilement à un Censeur qui n'est point chargé de vérifier tous les articles du livre qu'il examine, ni de répondre de l'exactitude de tous les détails. Au reste, quand on examinera cette Notice avec impartialité, l'on n'y trouvera point que M. *Clairaut* soit réduit au mérite d'un simple calculateur. C'eût été une injustice manifeste qui ne m'eût point échappé, à moi sur-tout, l'ami de M. *Clairaut*, son admirateur & son ancien disciple. Quoi qu'il en soit, Monsieur, j'ai profité avec plaisir de cette occasion pour rendre hommage à la mémoire de cet illustre Académicien, que je regrette plus que personne, & pour qui j'ai marqué mon respect & mon attachement, même sans ménagement pour ceux qui pouvoient s'en offenser, & dans toutes les circonstances que j'ai pu rencontrer.

J'ai l'honneur, &c.

*A Bourg-en-Bresse, le 26 Septembre 1766.*



*LETTRE de M. DE MASSAC, Avocat en  
Parlement, de l'Académie des Sciences,  
Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse,  
& de la Société Royale d'Agriculture de  
la Généralité de Limoges, à M. DE LA  
PLACE, auteur du Mercure de France.*

ON trouve, Monsieur, dans le Mercure de Juillet 1766, premier volume, pag. 23 & suivantes, une traduction en vers françois du *Stabat mater dolorosa* ; par M..... abonné au Mercure. A Brive, le, &c. Comme bien des gens, soit dans cette ville, soit ailleurs, n'ignorent pas que je suis depuis long-temps un de vos abonnés, & que la lettre initiale de l'Auteur anonyme de cette traduction pourroit me la faire attribuer ; permettez-moi, je vous prie, de déclarer au Public que je n'en suis point l'auteur : avoué que je ne manquerois pas de faire, quand bien même l'ouvrage dont il s'agit ( que je ne prétends pas néanmoins vouloir apprétier ici ) seroit plus capable de me faire honneur parmi les gens de lettres. J'ai, &c.

*DE MASSAC.*

*A Brive, le 15 Septembre 1766.*



---

**CHOIX de Poésies Allemandes**, par *M. HUBER*. A Paris, chez *HUMBLOT*, Libraire, rue Saint Jacques, près Saint Yves ; 1766 : quatre volumes in-12 & in-8°.

**Q**UOIQUE nous ayons déjà annoncé ce Recueil de Poésies Allemandes, nous ne craignons point d'y revenir encore & de le faire connoître plus particulièrement. Dans un discours préliminaire *M. Huber* nous donne le précis de l'histoire de la Poésie Allemande, & il le fait avec beaucoup de franchise & d'impartialité ; mais, sans entrer dans aucun détail sur ce discours qu'il faut lire dans l'ouvrage même, nous nous contenterons d'extraire de cette collection intéressante différens morceaux de divers auteurs.

*M. Huber* ayant voulu faire de ce Recueil une espèce de poétique, a divisé son ouvrage en divers genres de poésie. Il commence par les idylles sacrées de *M. Schmidt*, jeune poète nourri de la lecture de l'écriture sainte, & rempli d'idées

naïves & souvent sublimes ; & successivement il passe en revue les autres Poëtes pastoraux de sa nation.

Pour faire connoître ce Poëte, nous prendrons le premier morceau, intitulé: *Dedan & Ilmith.*

« Au fond d'un bois solitaire, dans la  
 » contrée de Bersaba, *Dedan*, gardien  
 » de ses troupeaux, s'assit avec sa chère  
 » *Ilmith* sur le gazon, près d'une fontaine,  
 » dont le murmure se faisoit à peine en-  
 » tendre. De hauts cyprès & un chêne  
 » antique interceptant la lumière du jour,  
 » étendoient une sombre voûte sur la fon-  
 » taine ; & leur ombrage sacré inspiroit la  
 » plus douce mélancolie. J'aime ces lieux,  
 » s'écria *Dedan* ; regarde, ma chère *Ilmith*,  
 » porte les yeux dans ce lointain, comme  
 » ce lierre rampe à l'entour de ce rocher  
 » suspendu ! . . . Ah, quelle fraîcheur on  
 » goûte dans ce séjour ! . . .

» Le silence & l'obscurité qui règnent  
 » dans ces bois, répond *Ilmith*, en ser-  
 » rant la main du Berger, conviennent  
 » parfaitement à la situation de mon âme.  
 » L'émail des prairies de mon père n'a  
 » plus d'attrait pour moi depuis que ma  
 » chère *Zipha* n'est plus. O charmante  
 » *Zipha*, gage d'un éternel amour ! . . .

» Hélas ! elle s'est flétrie comme la rose  
 » qui n'a pas vu le midi, & . . . tous mes  
 » plaisirs sont morts avec elle.

» *Ilmich*, répliqua le Berger, en la  
 » prenant dans ses bras & la pressant ten-  
 » drement contre son sein, ma chère *Ilmich*,  
 » cesse de verser des larmes sur le sort de  
 » notre fille ; c'est un ange qui brille main-  
 » tenant dans des campagnes bien plus  
 » délicieuses que ne l'étoit le délicieux  
 » *Eden* : oui, elle y brille & voit sous ses  
 » pieds une multitude de cieux. Oublie  
 » désormais l'enveloppe mortelle qui ca-  
 » choir sa belle âme. Qu'est-ce que le soleil  
 » en comparaison d'une seule goutte de  
 » cette lumière dont les bienheureux s'a-  
 » breuvent dans le sein de Dieu ?

ILMIT. « Ah ! je cède, malgré moi ;  
 » à l'impression du sentiment qui m'agite...  
 » Le Créateur, lui qui a versé tant de  
 » tendresse & d'amour au fond de mon  
 » cœur maternel, ne s'offensera point de  
 » mes larmes. Tu t'en souviens, ô *Dedan* !  
 » avec quel transport, de quel air plein  
 » d'innocence elle nous sourioit, lorsque,  
 » la balançant sur mes genoux, je l'exci-  
 » citois à rire à force de baisers ; & lors-  
 » que. . . .

DEDAN. « Hélas ! il n'est que trop vrai. . .  
 » mais, ô ma chère *Ilmich* ! . . . . ILMIT,

» & lorsqu'en sons encore mal formés elle  
 » t'appelloit son père.... DEDAN, « O ten-  
 » dre souvenir ! ô ma chère *Ilmith* , que  
 » j'aime ! ah ! que j'aime les sentimens  
 » dont ta belle âme est pénétrée ». . . . ( A  
 » ces mots *Dedan* l'embrasse tendrement  
 » en cachant ses joues mâles dans son sein  
 » que les sanglots faisoient palpiter )  
 » Mais nous n'offensons pas le Seigneur  
 » par des larmes trop amères. Sais-tu ,  
 » ma chère *Ilmith* , qu'il n'est pas permis  
 » de se livrer à la douleur dans ce lieu à  
 » l'aspect de cette fontaine. Ah ! ne pro-  
 » fanons point cette fontaine par nos lar-  
 » mes. Que notre cœur soit plein de sen-  
 » timent , mais non pas de foiblesse !

ILMITH. « Eh bien ! cette fontaine ! . . . »

DEDAN. « Je vais t'en raconter l'histoire ,  
 » ma chère *Ilmith* ; puisse-t-elle dissiper  
 » ton chagrin ! écoute l'histoire de la fon-  
 » taine sacrée. C'est ainsi que *Jaskan* , mon  
 » père , me l'a chantée lorsque j'étois en-  
 » core toute jeune , & qu'il vouloit élever  
 » mon âme au sentiment de la Divinité.

» L'aurore étendoit son vêtement de  
 » pourpre sur les champs immenses des  
 » cieux , lorsqu'une fille Egyptienne , por-  
 » tant un enfant sur son dos , arriva dans  
 » ce lieu solitaire : égarée , éperdue , elle  
 » se tordeoit les mains , car elle avoit été

» délaissée : un peu de pain & un vase  
 » plein d'eau étoient toutes les richesses  
 » que son bien-aimé lui avoit données.  
 » lorsqu'un destin cruel l'eut séparée de  
 » lui. L'eau de son petit flacon fut bientôt  
 » épuisée, & alors il ne jaillissoit encore  
 » aucune source dans ce lieu. Cependant  
 » *Agar* (c'étoit le nom de cette fille infor-  
 » tunée) posa tristement sous ce chêne  
 » solitaire son fils endormi, le charmant  
 » *Ismael*; &, comme en s'éveillant il de-  
 » manda de l'eau à grands cris, elle s'en  
 » alla & se précipita sur le gazon. Non,  
 » dit-elle, je ne verrai point la mort dou-  
 » loureuse de mon fils. Elle étoit étendue,  
 » le visage contre terre, muette, versant  
 » un torrent de larmes, qui, tombant sur  
 » le trèfle & sur les plantes balsamiques,  
 » brilloient comme de l'argent fluide. Elle  
 » resta deux heures entières étendue dans  
 » cette posture. . . désolée. . . délaissée. . .  
 » elle croyoit mourir. . . Mais un Ange,  
 » envoyé par le Très-Haut, descendit  
 » tout-à-coup & fut témoin de ce specta-  
 » cle déplorable. Alors son souffle fomenta  
 » les larmes de l'infortunée *Agar*, lesquel-  
 » les se réunirent & formèrent une fon-  
 » taine. Au premier murmure de la source,  
 » *Agar*, effrayée & surprise, leva la tête  
 » avec précipitation. Alors l'Ange du Sei-